

Portrait des microlaboratoires II Essor de la pellicule faite main

Charles-André Coderre

Numéro 174, octobre–novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coderre, C.-A. (2015). Portrait des microlaboratoires II : essor de la pellicule faite main. *24 images*, (174), 50–51.

Essor de la pellicule faite main

par Charles-André Coderre



Émulsion faite à la main lors d'un atelier donné à MIRE (Nantes) par Kevin Rice. Copie positive et négative.

Le cinéaste Bill Morrison (*Decasia*) aime raconter qu'on lui demande souvent s'il existe des filtres numériques pour reproduire les « effets pellicule » de ses films. Ces dits « effets » proviennent de la dégradation naturelle de la pellicule, corrodée par le temps. Symptôme de notre époque, les filtres numériques imitant les caractéristiques de la pellicule ne cessent de se multiplier, et certains d'entre eux exploitent au maximum les particularités esthétiques du médium argentique. Pensons à l'application Super 8 produite par Apple, qui permet de filmer avec un « look » « super 8 mm », ou encore, à la récente application (2014) sur iPhone, « 1-hour photo », qui simule le temps de développement d'un film noir et blanc. Le concept est simple, une fois que l'utilisateur a cliqué pour prendre la photo, celle-ci prend une heure avant de s'afficher sur le téléphone cellulaire et elle apparaît alors dans un noir et blanc émulant une photographie argentique (iTunes 2014). La particularité de ce type d'application tient au fait qu'elle possède la capacité de reproduire toute une gamme d'« imperfections » et de textures rappelant la photo argentique et, par conséquent, de donner aux images une touche *vintage*.

Les aberrations technologiques que sont les simulacres que nous proposons ces applications sur téléphone cellulaire existent également dans le cinéma contemporain. Le logiciel américain Cinegrain se spécialise notamment dans la reproduction de caractéristiques propres au cinéma en pellicule. L'équipe derrière Cinegrain a développé des techniques pour enregistrer le grain de la pellicule sur des capteurs numériques. Les techniciens de Cinegrain ont donc refilmé une

grande quantité d'images en pellicule desquelles ils ont extrait le grain ou les imperfections spécifiques. Ils ont ainsi pu créer des filtres que l'on applique à des images tournées en numérique. La compagnie américaine vend sur son site Web des forfaits mettant en vedette le grain Super 8, 16 et 35 mm ou des filtres du type « scories et poussières sur pellicule » (Cinegrain 2015, je traduis).

Cependant, une poignée de cinéaste persiste à travailler en film et tente de créer artisanalement leur propre émulsion cinématographique. La pellicule faite à la main est d'une sensibilité équivalente à 3 ASA, ce qui pourrait paraître comme un immense recul technique. Toutefois, elle s'avère être une fascinante redécouverte de la matière du film, maintenant entre les mains des artistes, loin des secrets de compagnies. À ce propos, le court métrage documentaire *Where we stand* (2014) réalisé par la Lindsay McIntyre (cinéaste membre de Double Négatif) brosse un portrait de l'engouement pour la pellicule faite à la main. Elle donne notamment la parole à Nicolas Rey, cofondateur du laboratoire l'Abominable à Paris, à Robert Schaller, cofondateur de l'Handmade Film Institute et à Kevin Rice, cofondateur du collectif Process Reversal¹, trois figures incontournables du réseau des microlaboratoires actuels. Les entrevues ont été en partie enregistrées à l'occasion de la conférence des labos de 2013 au Colorado. C'est d'ailleurs lors de cette conférence qu'est née l'idée d'organiser le premier séminaire consacré au développement de la pellicule artisanale, le séminaire Maddox, en l'honneur de Richard Leach Maddox, inventeur du film négatif sur gélatine. Le but de ce

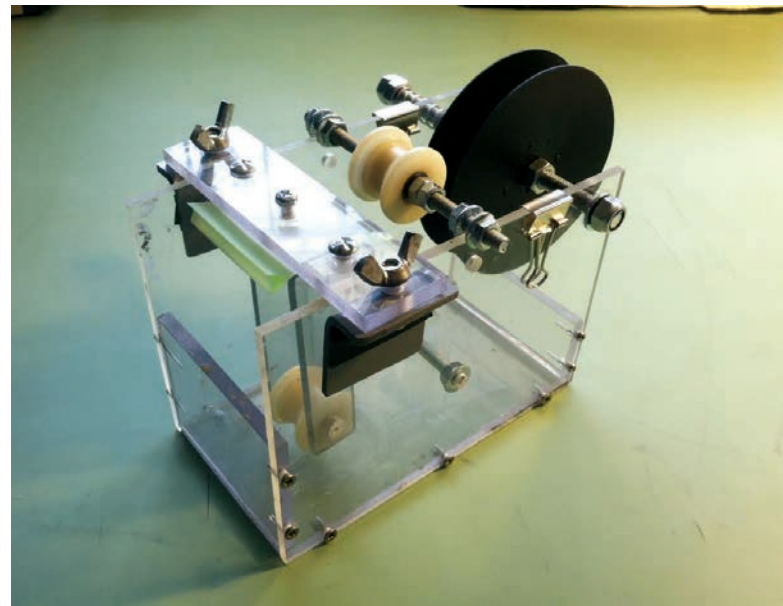


Émulsion faite à la main par Charles-André Coderre et images prises lors de la grève étudiante de 2012.

séminaire était de réunir quelques personnes ayant des connaissances sur cette pratique. C'est au laboratoire L'Abominable, à l'invitation de Nicolas Rey, que s'est donc organisé, du 27 octobre au 2 novembre 2014, le premier séminaire consacré à la mise au point d'une émulsion artisanale. Dans le cadre de cette rencontre, Robert Schaller et Kevin Rice (Colorado), Alex McKenzie (Vancouver), Lindsay McIntyre (Calgary), Esther Urlus (Rotterdam) et Guillaume Ferry (Nantes) se sont réunis afin d'échanger leur savoir et faire avancer la recherche à ce sujet, ce qui a donné lieu à de nombreuses avancées, autant sur le plan des formules chimiques que dans la façon de fabriquer l'émulsion. Parmi les grandes avancées, on note la création d'une sorte de machine, la « mini mad box », permettant d'appliquer plus efficacement l'émulsion sur la base d'acétate, de même qu'une recette donnant davantage de sensibilité à la pellicule. Ce séminaire a été suivi d'un atelier donné par Kevin Rice au laboratoire Mire de Nantes, qui a permis de mettre en pratique les nouvelles idées et de présenter les énormes progrès dans ce domaine. Notons qu'une prochaine rencontre, faisant suite au séminaire Maddox, est prévue à Rotterdam à l'été 2015.

Lors de la rencontre des labos de 2013, Esther Urlus, cofondatrice du centre Filmwerkplaats, a présenté son ouvrage *Re: Inventing The Pioneers: film experiments on handmade silver gelatin emulsion and color methods*. Disponible gratuitement sur Internet, ce petit livre est un outil formidable pour prendre connaissance de la composition des bases photochimiques du cinéma argentique. Il sert de guide à tous ceux qui aimeraient tenter leur chance dans le développement d'une pellicule faite à la main, expliquant le rôle de chaque composante chimique et énumérant le matériel nécessaire. L'auteure met également l'accent sur la volonté de créer quelque chose de nouveau, à la manière des pionniers du cinéma, le but étant d'inventer une pellicule différente de celle vendue commercialement. Esther Urlus rejoint ainsi les propos du cinéaste et cofondateur de l'Handmade Film Institute, Robert Schaller, qui en appelle à la créativité et à l'innovation avec la pellicule maison. Produite en dehors d'une logique marchande et capitaliste, la pellicule créée à la main devient un médium permettant aux cinéastes d'être totalement indépendants en contrôlant l'entièreté de la chaîne de production d'un film, à commencer par la création même de leur support. Le recours à ces vieilles méthodes de fabrication devient ainsi plus qu'une simple expérimentation technique. Il

apparaît comme un outil supplémentaire pour penser et pratiquer un cinéma totalement indépendant. De plus, il invite à nous interroger sur la nature de ces outils techniques, et sur la manière dont telle caméra ou tel type de pellicule influence l'esthétique d'un film. Sur la manière aussi dont sont construits ces outils, par qui et dans quel but. Par exemple, les pellicules récentes de Kodak sont produites pour une postproduction en numérique, et les composantes de la pellicule optimisées en fonction de cela. Ainsi, lorsqu'on cesse de



Outil artisanal, baptisé « Mini mad box », permettant d'appliquer l'émulsion photographique sur la base de la pellicule.

produire certains types de pellicule réversibles ou moins vendus, inévitablement, on brime un geste cinématographique. Et on pourrait dire la même chose de toutes les caméras numériques qui inondent les marchés. Jusqu'où ira la quête de la meilleure résolution? Sur quels fondements esthétiques s'appuieront les fabricants de caméras? *Ré-inventer* la pellicule – ce support désuet – pourrait bien être une façon de penser le cinéma de demain. ²⁴

1. Voir l'entretien avec Kevin Rice, 24 images n° 173.